

territoriales, sur la navigation dans les glaces de l'Arctique, sur la lutte contre la pollution en haute mer, etc. Nous avons toujours recherché la sanction internationale, sous forme de nouvelles règles, des actions auxquelles les États-Unis s'opposaient vivement et qui étaient pour l'essentiel dirigées contre eux.

On pourrait citer des exemples du même ordre dans des domaines autres que ceux des eaux territoriales, de la gestion des ressources et de la protection de l'environnement.

Mal inspiré, le gouvernement Diefenbaker a voulu obtenir un accord rapide de l'ONU sur le désarmement afin de prévenir de dangereuses (sinon fatales) dissensions intestines sur la question du rôle nucléaire de nos forces armées. Destinée à forcer la main aux Américains, cette initiative a abouti à l'une des pires périodes de tension qu'aient connues nos relations avec les États-Unis.

À la fin des années 60, la vocation du Canada comme apôtre des organisations internationales atteignait son point culminant. Au sein de l'ONU, nous avons réussi à rendre crédible l'idée d'une puissance intermédiaire et nous avons tenu avec aisance ce rôle de puissance intermédiaire en formant des alliances, à l'occasion de votes déterminants, avec la Suède, l'Autriche, le Mexique, l'Égypte, la Yougoslavie et d'autres puissances intermédiaires, dans un travail constant en faveur du désarmement, en quête de moyens pour atténuer les menaces de la Guerre froide, à la recherche du compromis et de la modération, tout en demeurant fidèles au Bloc de l'Ouest.

Or, pour certains Canadiens, nos efforts en vue de prendre la tête d'un camp mitoyen apparaissaient un tant soit peu forcés, et la façon dont nos dirigeants politiques, les médias et d'autres encore voulaient faire du Canada le héraut vertueux d'un monde meilleur semblait friser la présomption. Inversement, de l'avis d'autres Canadiens encore, nos efforts étaient insuffisants et entravés par une trop étroite collaboration avec les États-Unis et par notre manque de neutralité.

Ces facteurs, renforcés par un sentiment nationaliste croissant au Canada, ont provoqué une sorte d'impatience concernant notre rôle international, un certain cynisme au sujet de notre internationalisme de *boy-scout*, du « pearsonianisme » sans Pearson,